



Littérature | Critiques

Sous l'ordinaire

Deux chaises des années 1930, bancales, trônent dans le salon de Gabrielle, souvenir vintage du temps où la sexagénaire travaillait dur au bar de ses parents. Leur rafraîchissement fournirait, songe Gabrielle, une occasion d'aborder Anna, sa voisine. Son mari Sasha (« *beau comme un désastre* ») n'est-il pas ébéniste d'art ? Et l'indiscrete de gratter du bout des doigts « *le vernis qui recouvrait la partie latérale de l'assise, comme si sous cette couche froide et sans aspérités se trouvaient les réponses à ses questions* ». C'est avec ce même air de ne pas y toucher que Catherine Locandro écaille la fine pellicule d'ordinaire dont sont recouverts ses personnages. Deux chaises, donc. Et deux femmes qui bientôt s'y asseyent comme sur la vérité pour se livrer chacune à son tour leur « *réalité réinventée* », et pourtant reconnaître en l'autre la solitude des pécheresses. Qui, pour tromper leur isolement, se trouvent des alter ego de chair ou de papier : pour Anna, l'Anna Karénine de Tolstoï, jusqu'à ce que Sasha ne lui vole la vedette. Tel est le jeu, dans *Des cœurs ordinaires*. Catherine Locandro n'évoque la possibilité du semblable que pour renvoyer chacun à l'inextricable

différence avec laquelle il exerce le mal. Un roman d'une surprenante noirceur. ■

ZOË COURTOIS

► **Des cœurs**

ordinaires,

de Catherine

Locandro,

Gallimard, 256 p., 19 €.

